

Du futur, faisons table rase...

Comme le bonheur, le progrès est une idée neuve, en Europe notamment. Car, pour pouvoir imaginer la construction d'un avenir meilleur, il faut ne pas croire à la fatalité. Dans l'Antiquité, les Grecs, sensibles au pouvoir du Destin et à la nécessité pour le mortel de garder sa place, ne semblent guère s'en préoccuper. Ils inventent Prométhée, qui vole aux dieux le feu pour le donner aux hommes ; ce geste lui vaudra un châtement exemplaire. Ils inventent Icare, qui rêve de voler et se fabrique des ailes de plumes et de cire ; mais elles se décomposent sous le feu du soleil, et il se noie dans la mer qu'il survolait. L'un de leurs grands fondateurs de mythes, Hésiode, au VIII^e siècle avant notre ère, chante le déclin sans fin de l'espèce, et en fixe pour longtemps les étapes : les « éphémères » que nous sommes sont passés de l'âge d'or, où ils vivaient dans l'innocence sous le regard bienveillant des dieux, à l'âge de fer, le temps de la violence et de l'injustice, marqué par la tension entre le désir de dépasser l'humaine condition et l'aspiration à l'impossible retour à l'harmonie perdue. Les Romains vont pour leur part déplorer sans trêve la disparition des mythiques vertus des premiers âges de leur république, tout en s'occupant du présent.

Avec le règne du christianisme en Occident s'installe une théologie de l'histoire qui coupe court à toute possibilité de penser intervenir sur le futur, car c'est la providence divine qui l'écrit. Dieu conduit les événements et les créatures vers la fin qu'il leur a assignée, il est le grand ordonnateur de toutes choses. Ce qui advient manifeste son projet, il est seul auteur de l'avenir et seul auteur de ce qui est. Au XVII^e siècle, savants et philosophes, de René Descartes à Galilée, mettent de fait en cause cette conception, en cherchant à comprendre et fixer les lois du monde physique — le cosmos n'est plus porteur de sens par lui-même, il est écrit en langage mathématique, et Descartes peut même proposer à l'homme de se rendre « *comme maître et possesseur de la nature* ». Le XVIII^e poursuivra et parachèvera cette démarche, en mettant au centre l'homme et ce qui lui paraît le caractériser en propre : la raison. Or l'usage de la raison permet de transformer les conditions de vie grâce aux sciences et aux techniques, et de libérer l'individu comme la société des préjugés et autres héritages que seule légitime l'autorité de la tradition ou du pouvoir.

« Innovation » ou « modernité » ne sont pas des synonymes de « progrès ». Le progrès n'a de sens que concrètement émancipateur. Progrès de quoi, pour qui ?

Désormais, on peut inventer le progrès. C'est-à-dire écrire l'avenir, faire l'histoire et, de découvertes savantes en exercices critiques, avancer vers le bonheur. En d'autres termes, progrès du savoir et progrès de la pensée sont synonymes d'émancipation des chaînes tant de l'obscurantisme que de la nature. S'ouvre la possibilité de penser l'amélioration collective, la transformation du monde. L'homme et sa condition sont conçus comme perfectibles. Le siècle suivant va lier de façon quasi automatique le progrès scientifico-technique et le progrès social et politique, censés de surcroît avancer inéluctablement, spontanément.

Deux « évidences » qui vont créer une ambiguïté fondamentale.

Les tenants d'un ordre figé pour l'éternité, d'une nature humaine immuable, caractérisée par ses passions bien plus que par la raison, ont longtemps protesté contre cette idéologie du progrès en prophétisant le chaos social, l'égarement, la perte des repères. Réactionnaires contre progressistes, l'antagonisme était

logique. Or, aujourd'hui, cette hostilité réunit aussi bien, souvent à la faveur de ce qui paraît le simple bon sens, des sensibilités de droite que de gauche. Mieux, elle permet de restaurer comme valeurs humanistes, libératrices, épanouissantes, des valeurs... de droite, qui en deviendraient ainsi de gauche. Une gauche nouvelle, sans illusion, mais morale et bienveillante. Nouvelle donne ou vieille... confusion ?

Il est clair que toutes les promesses n'ont pas été tenues. Mais en rester au constat — la quête d'une croissance toujours plus forte, la quête de savoirs et de technologies toujours plus audacieux, sans limites, sans fin, s'avèrent destructrices pour la planète, qu'elles menacent de tuer, pour l'humanité, qu'elles menacent de périmer —, c'est oublier que l'idéal de progrès n'a de sens qu'émancipateur. Il n'est pas synonyme de changement, d'innovation, de modernité, qui n'impliquent pas intrinsèquement désaliénation. Le progrès technique n'est pas forcément social, ou embellissement de la vie de tous... Autrefois, l'histoire semblait jouée d'avance ; aujourd'hui, la pensée dominante voudrait nous faire croire qu'elle l'est tout autant, mais que l'avancée inexorable du progrès en marche l'écrirait. Nouveau « Destin », auquel ne pourrait s'opposer en miroir qu'un fantasmagique retour en arrière. Ce n'est pas le progrès qui abîme le vivant, mais le productivisme, l'injonction à des valeurs libérales destinées à faire du citoyen un client, y compris de ses propres appétits. C'est aussi un système de production, son idéologie et un rapport de forces qui les sert. Porteurs d'amélioration et de libération collectives, les progrès authentiques furent des combats et des conquêtes. Alors, progrès de quoi, pour qui ? Celui qu'impose le capitalisme est progrès du capitalisme. L'autre, le vrai, n'a de sens que... progressiste, c'est-à-dire portant précisément un épanouissement du vivant. Certains peuvent préférer punir Prométhée et Icare, et rêver à l'âge d'or qui précéda l'âge de fer.

Evelyne Pieiller (tiré de **Le progrès en procès** « Manière de voir » #161 • octobre-novembre 2018)